Grands modèles littéraires : *L'Odyssée* d'HOMÈRE modèle antique

Réécrire HOMÈRE

Les sirènes

APOLLINAIRE « Le Bestiaire ou cortège d'Orphée » in *Alcools* 1920
Illustration de Raoul DUFY

Orphée

La femelle de l'alcyon,
L'Amour, les volantes Sirènes,
Savent de mortelles chansons
Dangereuses et inhumaines.
N'oyez pas ces oiseaux maudits,
Mais les Anges du paradis.

Les sirènes

Saché-je d'où provient, Sirènes, votre ennui
Quand vous vous lamentez, au large, dans la nuit ?
Mer, je suis comme toi, plein de voix machinées[1]
Et mes vaisseaux chantants se nomment les années.

KAFKA « Le silence des Sirènes » 1917

Comme preuve que des moyens insuffisants, puérils même, peuvent servir au salut :
Pour se préserver des Sirènes, Ulysse se boucha les oreilles avec de la cire et se fit enchaîner au mât. Tous les voyageurs, sauf ceux que les Sirènes attiraient de loin, auraient pu depuis longtemps faire de même, mais le monde entier savait que cela ne pouvait d'être d'aucun secours. La voix des Sirènes perçait tout et la passion des hommes séduits eût fait éclater des choses plus solides que les chaînes et un mât. Mais bien qu'il en eût peut-être entendu parler, Ulysse n'y pensait pas. Il se fiait absolument à sa poignée de cire et à son paquet de chaînes, et toute à la joie innocente que lui procuraient ses petits expédients, il alla au-devant des Sirènes.
Or, les Sirènes possèdent une arme plus terrible encore que leur chant, et c'est leur silence. Il est peut-être concevable, quoique cela ne soit pas arrivé, que quelqu'un ait pu échapper à leur chant, mais sûrement pas à leur silence. Au sentiment de les avoir vaincues par sa propre force et à l'orgueil violent qui en résulte, rien de terrestre ne saurait résister.
Et de fait, quand Ulysse arriva, les puissantes Sirènes cessèrent de chanter, soit qu'elles crussent que le silence seul pouvait encore venir à bout d'un pareil adversaire, soit que la vue de la félicité peinte sur le visage d'Ulysse leur fît oublier tous leurs chants.
Mais Ulysse, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'entendit pas leur silence ; il crut qu'elles chantaient et que lui seul était préservé de les entendre ; il vit d'abord distraitement la courbe de leur cou, leur souffle profond, leurs yeux pleins de larmes, leur bouche entrouverte, mais il crut que tout cela faisait partie des airs qui se perdaient autour de lui. Mais bientôt tout glissa devant son regard fixé au loin ; les Sirènes disparurent littéralement devant sa fermeté et c'est précisément lorsqu'il fut le plus près d'elles qu'il ignora leur existence.
Mais elles, plus belles que jamais, s'étirèrent, tournèrent sur elles-mêmes, laissèrent leur terrifiante chevelure flotter librement au vent et leurs griffes se détendirent sur le roc. Elles ne désiraient plus séduire, elles ne voulaient plus que retenir le plus longtemps possible au vol le reflet des grands yeux d'Ulysse. Si les Sirènes avaient eu une conscience, elles se fussent alors anéanties. Mais telles qu'elles étaient, elles restèrent ; seul Ulysse leur a échappé.
La tradition rapporte d'ailleurs un complément à cette version. Ulysse, dit-on, était si fertile en inventions que la déesse Destinée elle-même ne pouvait lire dans son cœur. Il est possible – encore que l'intelligence humaine ne puisse le concevoir – qu'il ait réellement remarqué que les Sirènes se taisaient et qu'il n'ait usé de la feinte décrite ci-dessus que pour leur opposer, à elles et aux dieux, une espèce de bouclier.
Récits et fragments narratifs, traduction Marthe Robert

Calypso

OVIDE *L'Art d'Aimer* Livre II vers 123-142

Ulysse n'était point beau, mais il était éloquent ; et deux déesses éprouvèrent pour lui les tourments de l'amour. Que de fois Calypso gémit de le voir hâter son départ, et prétendit que les flots ne permettaient pas de mettre à la voile ! Sans cesse elle lui redemandait l'histoire de la chute de Troie, qu'il redisait sans cesse sous une forme nouvelle. Un jour, ils étaient arrêtés sur le rivage ; la belle Nymphe voulait qu'il lui racontât la fin cruelle du roi de Thrace. Ulysse, avec une baguette légère qu'il tenait par hasard à la main, lui en traçait l'image sur le sable. « Voici Troie, lui dit-il (et il en figurait les remparts). Ici coule le Simoïs. Supposez que voici mon camp. Plus loin est une plaine (il la représentait) qu'ensanglanta le meurtre de ce Dolon qui, pendant la nuit, voulait ravir les chevaux d'Achille. Là, s'élevaient les pentes de Rhésus, roi de Thrace ; c'est par ici que je revins avec les chevaux enlevés à ce prince ». Il continuait sa description, lorsque tout à coup une vague vint effacer Pergame, et Rhésus et son camp. Alors la déesse : « Osez donc, lui dit-elle, osez vous fier à ces flots qui viennent, sous vos yeux, d'effacer de si grands noms

LUCIEN *Histoire véritable* II, 29

En moins de trois jours nous arrivons à l'île d'Ogygie, et nous débarquons. La première chose que je fis fut d'ouvrir la lettre d'Ulysse et j'y lus ces mots :
« Ulysse à Calypso, salut !
Sachez qu'aussitôt après vous avoir quittée, sur le radeau que je m'étais construit, j'ai fait naufrage, et que, sauvé à grand'peine par Leucothée, je suis arrivé chez les Phéaciens, qui m'ont reconduit dans ma patrie, où j'ai trouvé ma femme entourée d'une foule de prétendants qui mangeaient mon bien. Je les ai tués tous, et j'ai fini par périr moi-même de la main de Télégone, ce fils que j'ai eu de Circé. Je suis à présent dans l'île des Bienheureux, me repentant fort d'avoir quitté la vie que je menais près de vous, et l'immortalité que vous m'aviez offerte. À la première occasion, je m'échapperai et j'irai vous retrouver ».
Tel était le contenu de cette lettre, avec quelques recommandations pour nous.
36. En m'avançant à peu de distance de la mer, je trouvai cette grotte dont parle Homère, et Calypso elle-même occupée à filer de la laine. Elle prend la lettre, se met à la lire et fond en larmes : après quoi, elle nous offre l'hospitalité et nous traite avec magnificence. En même temps elle nous accable de questions sur Ulysse et sur Pénélope, si cette femme était aussi belle et aussi sage qu'Ulysse l'avait vantée auprès d'elle. A toutes ces demandes nous répondons du mieux qu'il nous est possible pour lui être agréables ; puis, le soir venu, nous allons dormir près du rivage.

FÉNELON *Les aventures de Télémaque* (1699)
Incipit du roman :

Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant; les nymphes qui la servaient n'osaient lui parler. Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordait son île: mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisaient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes, et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux.

ARAGON *Les Aventures de Télémaque*, 1922

Calypso comme un coquillage au bord de la mer répétait inconsolablement le nom d'Ulysse à l'écume qui emporte les navires. Dans sa douleur elle s'oubliait immortelle. Les mouettes qui la servaient s'envolaient à son approche de peur d'être consumées par le feu de ses lamentations. Le rire des prés, le cri des graviers fins, toutes les caresses du paysage rendaient plus cruelle à la déesse l'absence de celui qui les lui avait enseignées. À quoi bon porter ses regards à l'infini, si l'on n'y doit rencontrer que les plaines amères du désespoir ? En vain les rivages de l'île fleurissaient-ils au passage de leur souveraine, elle ne prêtait attention qu'au cours stupide des marées.

Polyphème

Les récits ou poèmes dont Polyphème est le personnage principal portent majoritairement sur une autre version du mythe, celui de l'amour impossible et sauvage que celui-ci porta à la nymphe Galatée dont il tua l'amant, le beau berger Acis.

Circé

VIRGILE *Énéide* chant VII vers 8 à 24

Énée vient de sortir des Enfers et appareille au plus vite.

Les brises soufflent dans la nuit, et la lune blanche,
sans contrarier sa course, fait scintiller la mer sous sa tremblante lumière.
La flotte effleure les côtes toutes proches de la terre de Circé
où la riche fille du Soleil emplit de son chant incessant
les bois inaccessibles. Dans sa fière demeure,
elle brûle du cèdre odorant pour éclairer la nuit,
et sur de fines toiles fait courir un peigne sonore.
De là-bas s'élevaient les gémissements furieux des lions
qui refusaient leurs chaînes et rugissaient dans la nuit ;
les sangliers couverts de soies et les ours dans leurs enclos
se démenaient avec rage, et des loups hurlaient, silhouettes de géants.
Les herbes puissantes de Circé, la cruelle déesse, leur avaient ôté
leur figure d'hommes, les revêtant d'une face et d'un corps de bêtes.
Pour éviter aux pieux Troyens entraînés vers ces ports
d'approcher ces côtes sinistres et de subir de telles atrocités,
Neptune souffla dans leurs voiles des vents favorables,
et les emportant loin de ces fonds bouillonnants, favorisa leur fuite.

OVIDE *Métamorphoses* Livre XIV vers 247-319 Traduction G.T. Villenave, 1806

Énée, crois-moi, fuis aussi la terre de Circé.

Après avoir attaché notre navire au rivage, ne pouvant oublier Antiphate et le farouche Cyclope, nous refusions d'aller en avant et d'entrer sous des toits inconnus. Le sort fixa le choix de ceux qui seraient envoyés. Le sort me désigna avec le fidèle Polytès, Euriloque, et Elpénor, qui aimait trop le vin. Dix-huit autres compagnons partent avec nous. Arrivés aux portes du palais de Circé, mille loups, et avec eux des ours et des lions, accourent, s'avancent, et d'abord la terreur nous saisit ; mais nous n'avions rien à craindre ; leurs dents ne menaçaient nos corps d'aucune blessure : ils agitaient l'air de leurs queues caressantes, et, en nous flattant, accompagnaient nos pas. Les femmes de Circé nous reçoivent, et, à travers des portiques de marbre, nous conduisent à leur souveraine. Elle est assise dans une magnifique salle, sur un trône éclatant, vêtue d'une robe blanche que couvre un riche tissu d'or. Les Néréides et les Nymphes forment sa cour. On ne voit point la laine s'étendre sur leurs fuseaux ; elles ne conduisent point de longs fils sous leurs doigts agiles : elles arrangent des plantes, rassemblent et séparent, dans des corbeilles, des fleurs éparses sans ordre, et des herbes de diverses couleurs : c'est là l'ouvrage que leur reine exige d'elles. Circé connaît l'usage de chaque plante, et les effets qu'on obtient de leur mélange ; elle les retourne, les pèse, et les examine attentivement.

Dès qu'elle nous aperçoit, après le salut reçu et rendu, un doux sourire nous accueille, et comble nos vœux. Soudain, elle ordonne qu'on prépare une boisson où se mêlent à l'orge brûlé, le miel, le vin, et le lait caillé. Elle y ajoute furtivement des sucs inconnus et que nous cache la douceur du breuvage. Nous recevons les coupes que présente sa main, et, tandis que, dévorés par une soif ardente, nous buvons tous ensemble, la Déesse cruelle touche légèrement nos fronts de sa baguette. Soudain, j'ai honte de le dire, mon corps commence à se hérisser d'un poil rude déjà je ne puis plus parler : au lien de mots, je ne forme qu'un rauque murmure.

Mon front se courbe vers la terre. Je sens ma bouche se fendre et se durcir en long museau ; mon cou s'enfle sous les plis de mes chairs, et de la même main qui venait de saisir la coupe, je forme des pas : telle était la force de ce breuvage ! On m'enferme dans une étable avec mes compagnons. Nous voyons Euryloque qui seul a conservé sa figure : seul il avait refusé la coupe fatale qui lui fut présentée ; et, s'il l'eût acceptée, il serait encore comme nous changé en vil pourceau : Ulysse n'eût point appris par lui notre infortune, et il ne serait pas venu, prêt à nous venger.

Le héros avait reçu du dieu qui porte le Caducée une fleur dont la feuille est blanche, la racine noire, et que les dieux appellent 'moly'. Fort du pouvoir de cette plante, et muni d'avertissements célestes, il entre dans le palais de Circé. Invité au breuvage trompeur, il tire l'épée, repousse la coupe, et épouvante la déesse, dont la baguette cherche en vain à effleurer ses cheveux. Bientôt Circé donne au héros et sa main et sa foi. Ulysse est reçu dans son lit, et demande pour dot à sa femme qu'elle lui rende ses compagnons. Circé répand sur nous les sucs puissants d'une herbe qui ne peut nuire, tourne sur notre tête sa baguette en sens contraire, et fait entendre des mots opposés à ceux qu'elle avait prononcés. Tandis qu'elle poursuit son chant magique, nos corps, soulevés par degrés de la terre, se redressent ; nos soies tombent, nos pieds cessent d'être fendus en deux cornes, nos épaules renaissent, et nous avons retrouvé nos coudes et nos bras. Nous embrassons en pleurant Ulysse, qui pleure avec nous. Longtemps nous nous attachons à son cou, et nos premières paroles expriment notre reconnaissance.

Circé nous retint un an entier dans son île. Pendant ce long séjour, je fus témoin de beaucoup de prodiges, et beaucoup d'autres me furent racontés. Voici, parmi ces derniers, ce que j'ai appris d'une des quatre femmes que la déesse emploie à ses horribles mystères. Cette suivante, pendant que sa maîtresse était retenue auprès d'Ulysse, me fit voir la statue d'un jeune homme, en marbre blanc, portant sur sa tête un pivert, placée dans un asile sacré, et parée d'un grand nombre de couronnés. Je voulus savoir et je demandai quel était ce jeune homme, pourquoi il était honoré comme dans un temple, et ce que signifiait l'oiseau qui surmonte sa tête : « Écoute Macarée, dit cette femme, connais, par ce que je vais te dire, jusqu'où s'étend le pouvoir de Circé, et prête-moi une oreille attentive. »